

***Les métamorphoses du moi dans
« Puisque mon cœur est mort » de Maïssa Bey
The metamorphoses of the self in Maïssa Bey's
«Since my heart is dead»***

Zoubir GUESSOUM*
Université d'Ibn Khaldoune
Tiaret / Algérie
Guessoum.zoubir@univ-tiaret.dz

Belgacem BELARBI
Université d'Ibn Khaldoune
Tiaret / Algérie
Belabelg@univ-tiaret.dz

Reçu le : 08/02/2022 Accepté le : 11/09/2022 Publié le : 30/09/2022

Résumé :

Le moi est l'un des objets de controverse qui préoccupait les philosophes, psychologues et sociologues depuis des siècles. Dans le domaine de la littérature, le moi devient, de plus en plus, le centre d'intérêt des écrivains aussi bien que des critiques et théoriciens de la littérature, en affirmant que tout texte est révélateur de son auteur ; son idéologie, son état psychologique et sociologique, ainsi que sa trajectoire.

Dans le présent article, nous essayons de révéler comment se manifestent les différents aspects du moi dans le roman *Puisque mon cœur est mort* de Maïssa Bey, en nous appuyant sur la philosophie d'Henri Bergson ainsi que la théorie proustienne sur le moi. Dans son roman, Maïssa Bey utilise la première personne du singulier pour regagner le personnage de la narratrice-héroïne pour faire entendre la voix de toutes les femmes algériennes qui ont vécu la tragédie de la perte d'un cher durant la décennie noire.

Mots clés : Moi profond, moi social, mémoire.

* Auteur correspondant.

Abstract:

The ego is one of the objects of controversy that has concerned philosophers, psychologists and sociologists for centuries. In the field of literature, the self becomes, more and more, the center of interest of writers as well as critics and theorists of literature, affirming that every text is revealing of its author; its ideology, its psychological and sociological state, as well as its trajectory.

In this article, we try to reveal how the different aspects of the self are manifested in the novel *Puisque mon cœur est mort* de Maïssa Bey, based on the philosophy of Henri Bergson as well as the Proustian theory on the self. In her novel, Maïssa Bey uses the first person of the singular to regain the character of the heroine-narrator to make the voice of all Algerian women who lived the tragedy of the loss of a loved one during the Black Decade heard.

Keywords: Deep self, social self, memory.

1/ Introduction

Même s'il inclut des personnages et des faits fictifs dans son œuvre, tout écrivain ne peut plus s'échapper de sa subjectivité, il s'implique et implique son moi, consciemment ou inconsciemment, dans son aventure d'écriture. Depuis le XVI^e siècle le « Moi » fait l'objet d'attention de plusieurs écrivains et philosophes : de Montaigne ; le premier à oser le « je » dans son écriture, en passant par Pascal le premier qui a substantivé le concept et, en arrivant à Bergson qui développe sa théorie sur le moi en faisant une distinction entre deux aspects indissociables du moi : d'une part, le moi profond qui se meut et se manifeste dans l'écoulement de la pure durée de l'être, dans la vie interne de l'individu. D'autre part, le moi de surface dit aussi social ou collectif ; préoccupé du contact avec autrui, et avec lequel l'individu s'inscrit dans l'élan du monde matériel. En se posant sur la philosophie bergsonienne et la psychologie du début du siècle précédent, Marcel Proust donne une nouvelle définition du moi en considérant la création littéraire comme le carrefour où s'affrontent et se confrontent les deux aspects du moi. Dans son roman *Puisque mon cœur est mort*, l'écrivaine algérienne Maïssa Bey raconte l'histoire d'une mère qui vient de perdre son fils unique,

lâchement assassiné par des terroristes. Une histoire qui reflète et incarne la souffrance du peuple algérien pendant la décennie noire. En nous appuyant sur la philosophie de Bergson et la théorie proustienne sur le moi, nous nous interrogeons : comment se manifestent le moi profond et le moi social dans l'œuvre littéraire de Maïssa Bey : en l'occurrence dans son roman *Puisque mon cœur est mort* ? Et dans quelle mesure la vie privée, ainsi que la trajectoire et le contexte sociopolitique ont une influence sur l'aventure de l'écriture de l'écrivaine ? Dans le présent article, on vise en premier lieu à définir le moi et ses différents aspects selon la philosophie de Bergson et la théorie proustienne. Ensuite, identifier les deux aspects du moi dans ce roman. Finalement, déceler les différentes répercussions qui contribuent à la création littéraire.

2/ Pourquoi écrire ?

Puisque mon cœur est mort est le septième roman de Maïssa Bey, publié en 2010, dans lequel elle peint le portrait d'une mère « Aïda », enseignante universitaire de 48ans, divorcée, qui vient de perdre son fils unique Nadir étudiant en médecine, et elle essaye de comprendre comment et pourquoi il a été lâchement assassiné dans sa prime jeunesse. Elle décide de lui écrire chaque jour des lettres: « *Je t'écris parce que j'ai décidé de vivre. De partager avec toi chaque instant de ma vie* » (Bey, 2010, p. 19). Aïda instaure ce dialogue avec son cher défunt, en s'assurant qu'il l'entend « *... puisque tu es là, pourquoi me compliquer la vie ?* » (Bey, 2010, p. 135), « *Tu es là, près de moi* » (Bey, 2010, p. 86) pour pouvoir survivre et maintenir le lien qui les unissait car il est inconcevable pour elle de vivre avec cette « *souffrance incommunicable* » (Bey, 2010, p. 67). Elle a un besoin vital de partager ses douleurs, ses quotidiens et ses souvenirs car elle ne peut plus supporter seule cette situation où toute sa vie s'écoule devant ses yeux sans pouvoir rien faire, elle flotte à la lisière du délitement car elle se sent « *... dangereusement approchée du vide* » (Bey, 2010, p. 18). Conséquemment, Aïda, complètement détachée du monde extérieur, se trouve obligée de se pénétrer en elle-même et se barricader dans une coquille où se manifeste ses sentiments et ses émotions les plus intimes.

Malgré qu' : « *il est très douloureux de plonger en soi-même. De soulever une à une les couches protectrices, enkystées dans le carcan inquisitorial des préjugés et des interdits.* » (Bey, 2010, p. 144). Se plonger dans l'écriture sera son seul refuge pour exprimer ses sensations et s'échapper de ses douleurs et de l'hypocrisie du monde extérieur. Dans ce sens, Maïssa Bey affirme que l'écriture présente pour elle : « *un dévoilement, donc c'est vraiment une angoisse et une douleur, c'est passer de l'autre côté du silence qu'on nous impose à nous en tant que femmes, et en même temps du silence qu'on nous a imposé en tant qu'algériens.* » (Charrier, 2015). Elle ajoute ainsi que : « *Les contrémisions, le silence, les obligations sociales, l'hypocrisie que ça génère, ça devient comme un poids qui pèse de plus en plus, et j'ai eu l'impression de me libérer de tout ce poids au moment où j'ai commencé à écrire.* » (Charrier, 2015). En l'occurrence, dans le cas de Aida, ce recours vers l'écriture est la seule arme qu'elle possède pour apaiser sa certitude de devenir « folle »; cerner une bataille avec les mots présente également le seul moyen qu'elle a trouvé pour se protéger de cet « horreur » intolérable.

3/ La multiplicité du moi :

La conceptualisation proustienne du moi est inspirée essentiellement de la philosophie développée par Henri Bergson. Dès lors, pour pouvoir comprendre comment Marcel Proust traite cette problématique, il est nécessaire de consulter comment le philosophe aperçoit la différence entre le moi profond et le moi social, il dit :

« *Il y aurait donc enfin deux moi différents, dont l'un serait comme la projection extérieure de l'autre, sa représentation spatiale et pour ainsi dire sociale. Nous atteignons le premier par une réflexion approfondie, qui nous fait saisir nos états internes comme des êtres vivants, [...] Mais les moments où nous nous ressaisissons ainsi nous-même sont rares, et c'est pourquoi nous sommes rarement libres. La plupart du temps, nous vivons extérieurement à nous-mêmes, nous n'apercevons de notre moi que son fantôme décoloré, [...] nous vivons pour le monde extérieur plutôt que pour nous : nous parlons plutôt que nous pensons ; nous « sommes agis » plutôt que nous n'agissons nous-*

mêmes. Agir librement, c'est reprendre possession de soi, c'est se replacer dans la pure durée. » (Bergson, 2013, p. 174)

A travers cette définition, Henri Bergson montre bien comment le moi profond constitue notre vie interne et notre vraie personne car il fait écho à ce que nous sommes sans contamination du monde extérieur, et c'est avec le moi profond que nous vivons librement. En revanche, il nous rappelle que le moi profond est souvent atrophié sous la répercussion des obligations de la vie quotidienne. Vivre en harmonie avec autrui nous oblige d'ignorer notre vie intime et se tourner vers le monde extérieur et d'adopter des valeurs qui ne sont pas vraiment les nôtres, ce qu'il l'appelle : « *l'ombre du moi projeté dans l'espace homogène* » (Bergson, 2013, p. 95). Autant que la tendance naturelle de l'homme c'est de vivre en société, le moi profond devient progressivement ignoré, délaissé au profit du moi de surface, Bergson explique bien ce phénomène en nous rappelant ceci :

« Quand nos amis les plus sûrs s'accordent à nous conseiller un acte important, les sentiments qu'ils expriment avec tant d'insistance viennent se poser à la surface de notre moi, et s'y solidifier [...]. Petit à petit ils formeront une croûte épaisse qui recouvrira nos sentiments personnels. » (Bergson, 2013, p. 127)

Tandis que Bergson insiste toujours sur la pluralité intrinsèque du moi autant que les deux aspects du moi sont indissociables. Contrairement à Proust qui fait une distinction nette entre les deux moi. Ainsi, l'écrivain de la *Recherche* structure sa théorie sur le moi selon une forme de superposition, il explique que :

« Notre moi est fait de la superposition de nos états successifs. Mais cette superposition n'est pas immuable comme la stratification d'une montagne. Perpétuellement des soulèvements font affleurer à la surface des couches anciennes. » (Proust, Marcel, p. 310)

Dans sa *Recherche*, Proust présente cette idée de superposition pour affirmer son point de vue sur la pluralité des moi, dont il distingue explicitement le « je » du héros, du narrateur, de l'écrivain et celui de l'auteur. Selon la théorie proustienne, l'artiste possède deux moi : le moi

social ; l'homme qui évolue dans la société et le moi profond différent du premier et qui ne se révèle que dans l'écriture. C'est pourquoi il affirme que tous les artistes et parmi eux les écrivains possèdent cette capacité de créer une brèche dans la croûte si épaisse qui couvre le moi profond afin de se pénétrer et d'errer dans l'essence de la vie purement intime. Au moment de l'écriture, l'auteur n'a pas l'intention d'écrire pour être lu par les autres. C'est pourquoi il s'exhibe et relate les détails les plus intimes de sa vie. De son côté Henri Bergson considère les artistes comme des « êtres à part », il les présente comme « accidents de la nature » : dans le sens où ils ne sont pas choisis ou élus, ils ne sont pas des génies comme les considère la perception de la société, ils sont tout simplement des individus qui possèdent une perception particulière qui n'est pas accordée exclusivement aux besoins de la société. Conséquemment les artistes ont accès à une perception très singulière du monde. Proust, nous explique l'aventure de l'écriture comme suit :

« En réalité, ce qu'on donne au public, c'est ce qu'on a écrit seul, pour soi-même, c'est bien l'œuvre de soi. Ce qu'on donne à l'intimité, c'est-à-dire à la conversation (si raffinée soit-elle, et la plus raffinée est la pire de toutes, car elle fausse la vie spirituelle en se l'associant : les conversations de Flaubert avec sa nièce et l'horloger sont sans danger) et ces productions sont destinées à l'intimité, c'est-à-dire rapetissées au goût de quelques personnes et qui ne sont guère que la conversation écrite, c'est l'œuvre d'un soi bien plus extérieur, non pas du moi profond qu'on ne retrouve qu'en faisant abstraction des autres et du moi qui connaît les autres, le moi qui a attendu pendant qu'on était avec les autres, qu'on sent bien le seul réel, et pour lequel seuls les artistes finissent par vivre, comme un dieu qu'ils quittent de moins en moins et à qui ils ont sacrifié une vie qui ne sert qu'à l'honorer. » (Proust, 1971, pp. 97-98)

Ainsi, dans son livre *Contre Sainte-Beuve*, il déclare que : « *Le livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices* » (Proust, 1971, p. 93). Maïssa Bey, quant à elle, lors d'une déclaration pour le quotidien *Liberté*,

elle confirme : « *ce que je peux dire que l'écriture est mon ultime rempart, elle me sauve de la déraison et c'est en cela que je peux parler de l'écriture comme d'une nécessité vitale* » (Liberté, 2004). Elle ne cesse de souligner et confirmer qu'elle écrit juste pour elle-même et ne pas pour satisfaire ses lecteurs car au moment de l'écriture elle n'avait aucune intention que ses textes seront publiés : « *Je ne rends de comptes à personne, ni aux lecteurs ni aux autres.* » (TV5Monde, 2014). Elle ajoute ainsi : « *Je ne sais pas s'il y a des moments où ce « je » [le « je » narratif] est utilisé volontairement ni quand il s'impose ?* » (TV5Monde, 2014). Delà on peut se poser la question suivante : lequel des 'moi' prétend ne pas écrire aux autres ? Le moi social ou le moi profond ? Mais répondre à cette question serait prétendre à notre tour différencier les deux 'moi' dans un moment précis. Ce qui est loin d'être notre prétention.

On peut constater évidemment qu'au moment de la création, l'auteur s'implique inconsciemment dans cette tâche, il n'a pas l'intention d'écrire, même s'il possède cette intention il n'écrit que pour satisfaire son soi, pour répondre à cette voix qui découle de l'intériorité profonde de son âme. Dans *Puisque mon cœur est mort*, le mot « moi », introduit souvent par la préposition « en », est répété cent trente-six fois pour désigner et décrire les différents états dans lesquels erre la narratrice protagoniste, ce qui témoigne ainsi ce plongement dans les profondeurs de son entité vivement intime : « *L'autre partie du moi ...* » (Bey, 2010, p. 23), « *Il y a aussi des mères qui s'identifient à moi.* » (Bey, 2010, p. 36), « *J'ai gardé en moi ...* » (Bey, 2010, p. 37), « *Quelque chose en moi continue donc à croire, à espérer.* » (Bey, 2010, p. 42), « *... je sentais montrer en moi un sentiment que j'ai eu du mal à identifier [...] battant en moi ...* » (Bey, 2010, p. 55) ...etc. Aïda, qui rimait avec Maïssa, le prénom qui signifie en arabe « *sacrifice* ». Ce prénom a été déterminé par les hasards du calendrier religieux car sa mère a accouché d'elle le jour de l'*Aïd el Ad'ha*, le jour du sacrifice chez les musulmans où on égorge un mouton pour commémorer le sacrifice propitiatoire du prophète Ibrahim : « *Je suis donc née sous le signe du sacrifice. Le*

sacrifice de ce que l'on peut avoir de plus cher au monde : un fils. » (Bey, 2010, p. 103). Quel douloureux destin ! Pour aggraver ses blessures elle doit : « *Faire égorger (oh, ce mot !) un mouton.* » (Bey, 2010, p. 83) pour commémorer le quarantième jour de l'adieu de son fils insidieusement « égorgé » par les terroristes. Le prénom Aïda signifie aussi la revenante et il faut dire qu'elle revient de loin, elle revient de l'abîme. Pour qu'une mère puisse retrouver la vie après avoir perdu son enfant de telle manière, 'égorgé par les terroristes', c'est en quelque sorte un nouveau retour à la vie.

4/ Le moi social :

Maïssa Bey écrit cette histoire qui n'est pas la sienne, elle n'a pas perdu son fils par les terroristes, mais elle regagne la personnalité de « Aïda » en utilisant la première personne du singulier « Je ». L'usage de ce « je collectif » pour évoquer et adopter la souffrance subie par la société algérienne durant les années de sang. C'est pourquoi notre écrivaine affirme que : « [Ses] *sources d'inspiration sont les quotidiens des algériens, et particulièrement les quotidiens des algériennes* » (Berbère Télévision, 2017). Souvent, beaucoup de femmes venaient lui dire : « *On est heureuse que vous puissiez dire ce que nous n'en pouvons pas dire, vous avez trouvé des mots pour dire notre détresse, pour dire à quel point nous sentons aujourd'hui acculées.* » (Berbère Télévision, 2017). Également, Aïda représente l'incarnation de toutes ces femmes qui ont subi un drame semblable à la sienne : « *... chaque jour meurent des innocents ? Que d'autres mères sont confrontées à une douleur semblable à la mienne ...* » (Bey, 2010, p. 82), « *Il y a aussi des mères qui s'identifient à moi.* » (Bey, 2010, p. 36). Des conditions semblables qui tissent cet étroit lien entre la subjectivité et l'objectivité de la narratrice. Le fait de partager des moments pareils a également un double impact : d'une part, ne pas se sentir seule devant cette douleur irrésistible, et d'autre part, externaliser l'intériorité subjective pour toucher d'autres mois qui correspondent le nôtre. Autrement dit, c'est la rencontre de différents mois profonds qui se comprennent et y trouvent

la consolation mutuelle. ?... Ainsi, l'écrivain, influencé par son passé et ses quotidiens, avait des moments qui l'ont profondément marqué. Ces moments seront évoqués d'une manière ou d'une autre dans ses écrits.

5/ *Le moi profond*

Dès lors, ce qui fait la différence entre l'homme et l'écrivain c'est le moi profond ; le seul responsable de la création du livre. Cet « autre moi » est révélé par le contact de l'imagination de l'auteur avec ses observations du monde extérieur. Autrement dit : c'est l'unification de l'intériorité et l'extériorité de l'écrivain, la perception commune de l'auteur et celle du narrateur ; ce que Marcel Proust désigne par le terme *Métaphore*. Selon Proust, la métaphore est le seul mode réel d'expression. La métaphore consiste à exprimer le sens d'un mot par l'usage d'un autre mot dont le sens soit transféré dans le premier pour le compléter. Chez Proust, la métaphore sert à superposer une sensation vécue à une autre qui surgit de la mémoire ou de l'imagination. Elle nous permet d'exprimer une réalité intérieure par le biais d'une expérience authentique, car toutes les expériences qu'on rencontre dans la vie sont des signes qui renvoient au monde intérieur : le moi profond. Ce moi impénétrable que l'écrivain ressuscite par une vision partielle et accidentelle donnée par l'expérience de *la mémoire involontaire*.

5.1. *La mémoire involontaire*

Selon Marcel Proust, la mémoire involontaire provient de la convergence d'un passé lointain avec le présent. Elle survient par la redécouverte d'un lieu, d'une situation, d'un goût, ou d'un son que nous avons déjà rencontré dans notre vie antérieure. Dès lors, le passé resurgit comme si nous y vivons de nouveaux. Proust affirme ainsi que le moi accède à l'intemporel : le souvenir sensible ramène au présent le moi qui l'a vécu ; ce qui nous permet de revivre notre passé. Dans ce cas la sensation au passé et au présent est commune. Et c'est ainsi que le souvenir revient à la conscience à travers la perception commune au passé et au présent. On constate également que le passé ne meurt à jamais ; il demeure enfoui dans les profondeurs de notre inconscience et

prêt à reparaître à tout moment. Par conséquent, c'est le passé enfoui dans notre inconscience qui constitue notre moi profond, et c'est alors la mémoire qui garantit la continuité de notre moi. Dans ce sens que Béatrice Bonhomme affirme que : « *Le moi est avant tout mémoire* » (Bonhomme, 1996, p. 16). Elle explique ainsi que : « *l'être essentiel, l'essence du moi ne réside pas en effet dans le passé, ni bien sûr dans le présent, mais dans le rapport qui lie les deux* » (Bonhomme, 1996, p. 16). Conséquemment, les sensations provoquées par le passé du narrateur provoquent inévitablement des sensations semblables chez le lecteur car elles trouvent un écho dans son moi profond.

En l'occurrence, dans *Puisque mon cœur est mort*, Aida, qui se trouve incapable de faire face à cette « *souffrance incommunicable* » (Bey, 2010, p. 67), cherche désespérément « *comment faire diversion quand tout [lui] ramène à l'intolérable réalité ?* » (Bey, 2010, p. 76). Elle décide enfin de rompre avec tout ce qu'il l'entoure car « *il n'est pour [eux] nul espoir dans ce monde* » (Bey, 2010, p. 81). Elle n'a aucun refuge que de se retourner vers elle-même et s'immerger profondément dans ses souvenirs qui l'unissent de nouveau avec son fils ; de revivre avec son fils :

« *Je veux juste prolonger les soirées que nous passions assis dans le salon, dans la cuisine ou dans ta chambre [...]. Continuer. Poursuivre nos conversations. Au sens premier du mot. C'est-à-dire, vivre avec toi. Reprendre le fil. Te confier les plus intimes de mes pensées [...] Pour tenter de rassembler les fragments. Pour reconstituer tout ce qui est en moi s'est désarticulé, morcelé, bien plus encore, désagrégé. J'essaie, pour toi, de revenir.* » (Bey, 2010, pp. 19-20)

5.2. La durée pure

Chez Bergson, la vie interne de l'individu est caractérisée par ce que l'appelle la *durée pure* ; le véritable point de départ de la philosophie bergsonienne. La *durée* de Bergson n'a rien à voir avec les définitions classiques référant au temps matériel. Selon lui, chacun de nous a sa propre perception au temps, alors chacun de nous a sa propre durée car l'heure n'est plus égale pour chacun, elle s'écoule très vite pour l'un

autant qu'elle semble une éternité pour l'autre. En plus, pour la même personne les heures ne sont pas semblables. Des lors, on peut constater que la durée est une multiplicité qualitative et non plus quantitative. Ce qui est véritablement important n'est pas l'écoulement des heures et des minutes, mais la façon de vivre ces heures et ces minutes. Egalement c'est le cas de Aïda après avoir subi ce drame, elle a perdu la notion du temps, elle ne se rappelle pas quand et comment elle a vécu ce moment décisif de sa vie : « *D'ailleurs je ne me souviens pas. Ces quelques heures de ma vie, que nul adjectif ne peut qualifier, m'ont échappé.* » (Bey, 2010, p. 21). « *... depuis je ne sais pas ...* » (Bey, 2010, p. 18). Car : « *... tous les jours se ressemblent.* » (Bey, 2010, p. 82). « *J'ai d'abord été surprise lorsqu'elle m'a rappelé que quarante jours s'étaient déjà écoulés.* » (Bey, 2010, p. 84). Elle est enfin convaincue : « *Que le temps n'existe pas ?* » (Bey, 2010, p. 84).

De ce fait, l'écriture, comme toute création artistique, représente pour l'écrivain et parfois même pour des gens ordinaires un impératif vital. En l'occurrence l'écriture peut avoir un double avantage : d'une part, elle a un effet cathartique ; déposer son fardeau et transformer sa colère vers l'extérieur en évoquant ses souvenirs douloureux. D'autre part, désamorcer les tensions et prendre le temps pour surmonter ses traumatismes et s'intégrer dans un nouvel élan, une nouvelle vie.

A travers cette aptitude particulière aux artistes : le fait de pouvoir accéder aux perceptions purement personnelles, qui ne cherchent pas à correspondre au monde, leur rôle c'est de *nous révéler la nature*, de nous transmettre leur propre perception des choses que nous sommes habitués de les voir à travers une vision imposée par notre société ; Des choses qu'on ne peut pas les exprimer à travers le langage. Le rôle de l'artiste est donc de nous révéler la vraie réalité de notre entité, de notre vie. C'est pourquoi on se trouve parfois ébranlé devant une belle œuvre d'art car cette œuvre trouve un écho avec notre vie interne qui correspond au moi profond.

6/ Conclusion

Dans *Puisque mon cœur est mort* et travers le personnage de Aïda, Maïssa Bey lance un cri d'alarme, d'amertume et de dénonciation contre le silence imposé sur le plan individuel et collectif afin que ces appels pour clarifier la vérité et régner la justice ne restent pas sans écho. Elle décrit une période tumultueuse dans la vie d'une mère endeuillée et date un épisode sanglant de l'histoire de son pays par le biais d'une écriture subjective, qui reflète le drame douloureusement vécu par l'héroïne ; elle témoigne néanmoins la souffrance du peuple algérien pendant la décennie noire. Ainsi, en racontant la tragédie de Aïda, elle relate ainsi d'autres souffrances similaires des femmes algériennes traumatisées qui ont vécu la douleur de la perte. Dans ce roman, on peut constater également cette forme de rotation entre les différents aspects du moi (moi intime/moi social) de la narratrice-protagoniste, ce qui exprime explicitement l'engagement de l'auteure pour la cause féminine en Algérie. En focalisant l'attention sur le moi profond de Aïda, Maïssa Bey, l'écrivaine réputée par sa lutte la liberté et la justice et sa défense acharnée de l'égalité des sexes, livre effectivement une perception critique sur l'expérience traumatique collective de l'ensemble du peuple et en particulier des femmes algériennes durant les années de sang.

7/ *Références*

- [1] Berbère Télévision. (2017, mars 10). *Maghreb des livres 2017*. [vidéo]. Récupéré le 23.10.2021 sur Youtube: <https://www.youtube.com/watch?v=0EEO0nwJiFnc>
- [2] Bergson, H. (2013). *Essais sur les données immédiates de la conscience*. Paris, France: Puf.
- [3] Bey, M. (2010). *Puisque mon cœur est mort*. Alger: Barzakh.
- [4] Bonhomme, B. (1996). *Le roman au XXe siècle: à travers dix auteurs de Proust au nouveau roman*. Paris: Eclipses.
- [5] Charrier, L. (2015, Octobre 26). *Maïssa Bey, la voix des femmes d'Algérie*. Récupéré le 23.10.2021 sur TV5Monde: <https://information.tv5monde.com/terriennes/maïssa-bey-la-voix-des-femmes-d-algerie-61075>
- [6] Liberté. (2004, décembre 20). *Mon écriture est un engagement contre tous les silences*. Récupéré le 20.09.2021 sur <https://www.liberte-algerie.com/>: <https://www.liberte-algerie.com/actualite/mon-ecriture-est-un-engagement-contre-tous-les-silences-17758>
- [7] Proust, M. (1971). *Contre Sainte-Beuve*. Paris: Gallimard.
- [8] Proust, Marcel;. (s.d.). *bibliothequenumerique.tv5monde*. Récupéré sur TV5MONDE: <https://bibliothequenumerique.tv5monde.com/livre/139/A-la-recherche-du-temps-perdu>
- [9] TV5Monde. (2014, février 13). *Maïssa Bey : "L'écriture c'est passer de l'autre côté du silence qu'on nous impose à nous les femmes"* [vidéo]. Récupéré le 15.11.2021 sur Youtube: <https://www.youtube.com/watch?v=a6ykR0omPOw&t=1s>